

Je m'appelle Hans. Le 7 novembre 1919. J'ai rencontré Frédéric à la gare.

Je venais d'arriver à Hanovre par le train de onze heures. À Düsseldorf j'avais passé plus de trois semaines chez un homme de quarante ans. Très gentil et assez riche. Il aimait les trucs bizarres. Moi aussi parfois. Avec lui. William. Je devais le dominer tout le temps. Même quand on ne baisait pas. Il était très efféminé et il avait un chien. Je détestais son chien et lorsqu'il s'en est aperçu il m'a demandé de faire des efforts si je voulais rester. Alors je ne voulais plus rester. Il a été très patient. J'ai eu plusieurs jours pour prendre toutes les affaires qu'il m'avait achetées. Des vêtements. J'avais une allure de prince de contes. Des livres. Il adorait lire. Moi aussi au bout de quelques jours. Je ne les ai jamais finis ces livres. Ils sont restés dans le train. Je laisse toujours les affaires que j'ai dans le train. Je n'ai pas souvent des choses à moi quand je quitte un type. Très souvent. Il ne me laisse pas emmener quoi que ce soit.

Il arrivait que je ne sorte même pas d'une gare. Je repartais aussitôt. Il y a des gares qui ne donnent pas envie de connaître la ville. Trop sales. Trop sale. Ou trop grandes. Les gares sont toujours trop éclairées. Trop sales. Il y a des coins sombres. Quand même. Quand on les connaît bien. J'ai même baisé un chef de gare.

Je suis resté quatre jours chez lui. Il voulait qu'on baise tout le temps. Toujours dans les trains. Arrêtés. Il était vieux mais pas trop. Il pouvait bander plus de dix fois

dans la journée. Il avait toujours du foutre. Je ne sais pas pourquoi il était chef de gare. Seul. Je ne savais pas pourquoi. Déjà. Il aurait pu être reproducteur. Sa fille est venue le vendredi soir. Alors. Je suis parti le samedi matin. J'ai couché avec elle. Simple rapport. Pauvre. Il était occupé à faire partir les trains. Elle était assez belle. Elle sentait mauvais comme toutes les femmes qui veulent baiser. Elle a aimé que je la touche. Vite. Elle voulait juste se faire prendre et j'étais beau. Je devais sentir l'envie de baiser aussi. J'ai presque toujours envie de baiser. Avec n'importe qui. Je baise toujours seul de toute façon. Frédéric disait qu'on pouvait baiser quelqu'un ou baiser avec quelqu'un et qu'avec moi c'était différent. Je ne sais pas. J'ai toujours eu l'impression de baiser les gens. J'ai toujours eu l'impression que les gens me baisaient. Même la fille du chef de gare. Je ne savais pas. On n'a pas baisé ensemble. C'est pas d'elle que j'avais envie. J'avais juste cette envie de baiser. Elle aussi. Je ne pense pas qu'elle l'aurait fait avec n'importe qui. Moi si. Elle était assez belle. Et son père faisait partir les trains.

Je venais d'arriver à Hanovre par le train de onze heures. Comme d'habitude. Je cherchais quelqu'un des yeux. Dans une gare il faut toujours chercher quelqu'un des yeux. C'est mieux. Il n'y avait presque personne. Je suis allé boire un verre de vin dans un endroit qui vendait des verres de vin. J'ai acheté des cigarettes. J'en ai fumé une dizaine. À la suite. Sans rien faire. Il n'y avait plus personne à chercher des yeux

et je ne voulais pas draguer le chef de gare. Sinon on s'habitue.

J'ai fini par m'asseoir devant la gare. Par terre. Je pensais que je ne resterais pas à Hanovre. Pourtant la gare était bien. Je devais au moins attendre la fin de la journée pour décider si je restais ou pas. Finalement je suis resté. C'était le 7 novembre 1919. Cinq ans. Presque. Je ne sais pas si j'ai bien fait d'attendre. Je ne savais pas si je faisais bien d'attendre. Déjà. Le 7 novembre 1919. Je ne pense pas que j'aurais fait mieux ailleurs. Je suis devenu le mal. Je suis devenu quelque chose. J'étais seulement beau. Seul. C'est pas que je m'étais toujours dit que je deviendrais quelque chose ou tout ça. Je vivais. Je vis encore. Même si on m'a interdit de le faire. Les gens pensent tous qu'il faut avoir des ambitions pour sa vie. Celle des autres aussi. Je n'ai jamais compris le principe même de l'ambition. Faut-il vraiment attendre quelque chose ? En rêver. Et dire à tout le monde qu'on deviendra ce qu'on veut. Putain. Comme si vivre n'était pas suffisant. Frédéric avait des ambitions. Depuis longtemps. Et il me les racontait souvent en détail. Je me souviens qu'il aurait voulu être comédien. Un jour. Un autre commerçant lui aurait plu. Il faisait des projets différents selon les jours. Différents selon les nuits. Je ne sais pas ce qu'il voulait devenir. Je ne savais pas. Déjà. Ce qu'il était lui plaisait bien et il aurait aimé continuer longtemps encore. Parfois. Il voulait changer de vie mais il n'en a jamais trouvé une mieux que la sienne. Quelle vie aurait pu être mieux que la sienne ?

Intérieur jour / l'appartement de Frédéric / au petit matin / le divan est un lit / Hans est allongé sur le ventre, la tête sous un oreiller / Frédéric boit du thé installé à table en le regardant / une faible lumière filtre au travers des rideaux / on entend des fausses notes au piano qui viennent d'un autre appartement.

Frédéric (rêveur) :

Riche ! J'aurais dû être riche Hans, tu sais ? À vingt ans on m'a présenté une jeune fille charmante dont le père était riche à millions. Elle s'appelait Emma ou quelque chose de semblable. J'avais pris énormément sur moi pour lui plaire et cela avait plutôt bien fonctionné. Sa famille m'aimait beaucoup et ma mère avait réussi à ne pas ébruiter les quelques problèmes que l'on m'attribuait à l'époque et que je pense t'avoir déjà racontés. Bien entendu, le mariage était évoqué depuis notre première rencontre et s'il n'y avait pas eu la mort de ses parents j'aurais sans doute fini ma vie avec elle. Personne n'a pardonné à son père de s'être enrichi, je ne sais comment d'ailleurs, et il a été dépossédé, assassiné aussi je crois. Je n'ai jamais su vraiment pourquoi ou dans quelles conditions mais cela n'était pas très clair même pour lui. Sa femme a dû subir un sort semblable. Nous étions en Italie lorsque nous avons appris la triste nouvelle et cette pauvre fille a bien dû pleurer deux jours sans s'arrêter et sans voir que j'étais parti au matin du troisième. L'armée m'appelait et me donnait une excuse bienvenue. Ce n'est pas que je

n'éprouvais rien pour elle, ni qu'elle n'avait aucun charme mais je m'ennuyais terriblement et seulement l'argent qu'elle dépensait sans compter pour satisfaire la plus petite de mes envies me permettait de ne pas penser au reste. Elle n'aimait pas que je m'attarde dans les caves, le soir, ni même que je lui interdise de me poser des questions sur ce que j'y faisais ! Comme elle tenait absolument à avoir un enfant il m'a bien fallu lui en faire un, ce que j'ai regretté aussitôt. Heureusement mon départ quelques mois avant sa naissance m'a permis de ne pas avoir à le connaître et je dois avouer qu'il ne m'a jamais manqué. Je pense qu'elle a dû retrouver son oncle et sa tante en pleurant et qu'ils m'ont haï copieusement. Peut-être bien qu'elle a mis fin à ses jours dans l'hôtel même où je l'ai laissée mais je n'ai jamais plus entendu parler d'elle ! (*Il pose sa tasse de thé et vient s'asseoir sur le bord du lit*) J'aurais dû être riche et ne jamais te connaître Hans. Mon beau Hans ! J'aurais été malheureux toute ma vie de ne pas partager quoi que ce soit avec une femme que j'aurais traînée comme un boulet pour son argent et je ne t'aurais jamais rencontré. Quelle perspective ! (*Il caresse le dos nu de Hans*) Tu es si beau, et je t'aime tellement Hans. Nous ne serons jamais pauvres, je te le promets. J'aurais bien trop peur que tu me quittes, mais pour aller où ? Tu partirais si je devais être pauvre Hans ? Sois honnête avec moi mon ami, je te dis tout moi.

Hans (*sans sortir la tête de l'oreiller*) :
Tu es pauvre. Je suis là.

Frédéric (*offusqué*) :

Non je ne suis pas pauvre, petit ingrat ! Et d'ailleurs, on ne pourrait pas manger aussi convenablement ni s'habiller si bien si je ne travaillais pas autant. Mais tu t'en moques, bien entendu, c'est moi qui fais tout et tu en profites. Comment crois-tu que j'ai pu acheter cet appareil photographique sans vendre des vêtements du matin au soir ? Mais je te pardonne, tu es si beau mon Hans. Je ne veux pas que tu travailles, c'est à moi de souffrir pour te rendre heureux. C'est ce que je t'avais promis, tu te souviens ? Et tant que tu seras heureux je le serai aussi, tant que tu seras là, je continuerai de vivre (*il se penche et embrasse sa nuque*). Tu ne me quitteras jamais Hans, n'est-ce pas ? (*Il embrasse ses épaules*) Promets moi que tu resteras ici avec moi et que je mourrai le premier (*il embrasse ses hanches*). Je serais trop malheureux si je devais te perdre. Promets-le moi, Hans. S'il te plaît.

Hans (*même jeu*) :

Promis.

Frédéric (*enjoué à l'excès*) :

Bon ! Très bien ! Voilà une bonne chose de faite (*il se lève*). Je dois y aller maintenant, tu sais comme c'est dur de te quitter si souvent. Mais il faut vraiment que j'y aille sinon mon rendez-vous va tomber à l'eau. Oh ! Hans, je t'aime. Tu le sais ? (*Il avance vers la porte*) Oui tu le sais (*il se retourne et recommence à l'embrasser dans la nuque*). Mais je dois te quitter comme presque tous les jours et ça me fait souffrir...